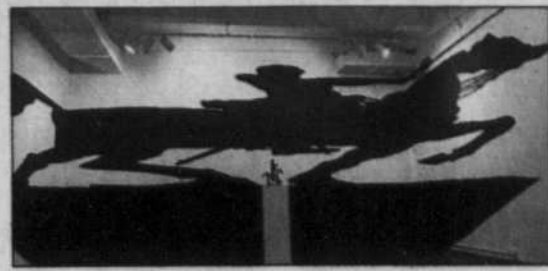


CHANSONS

L'été commence
à Tadoussac
Page E 3

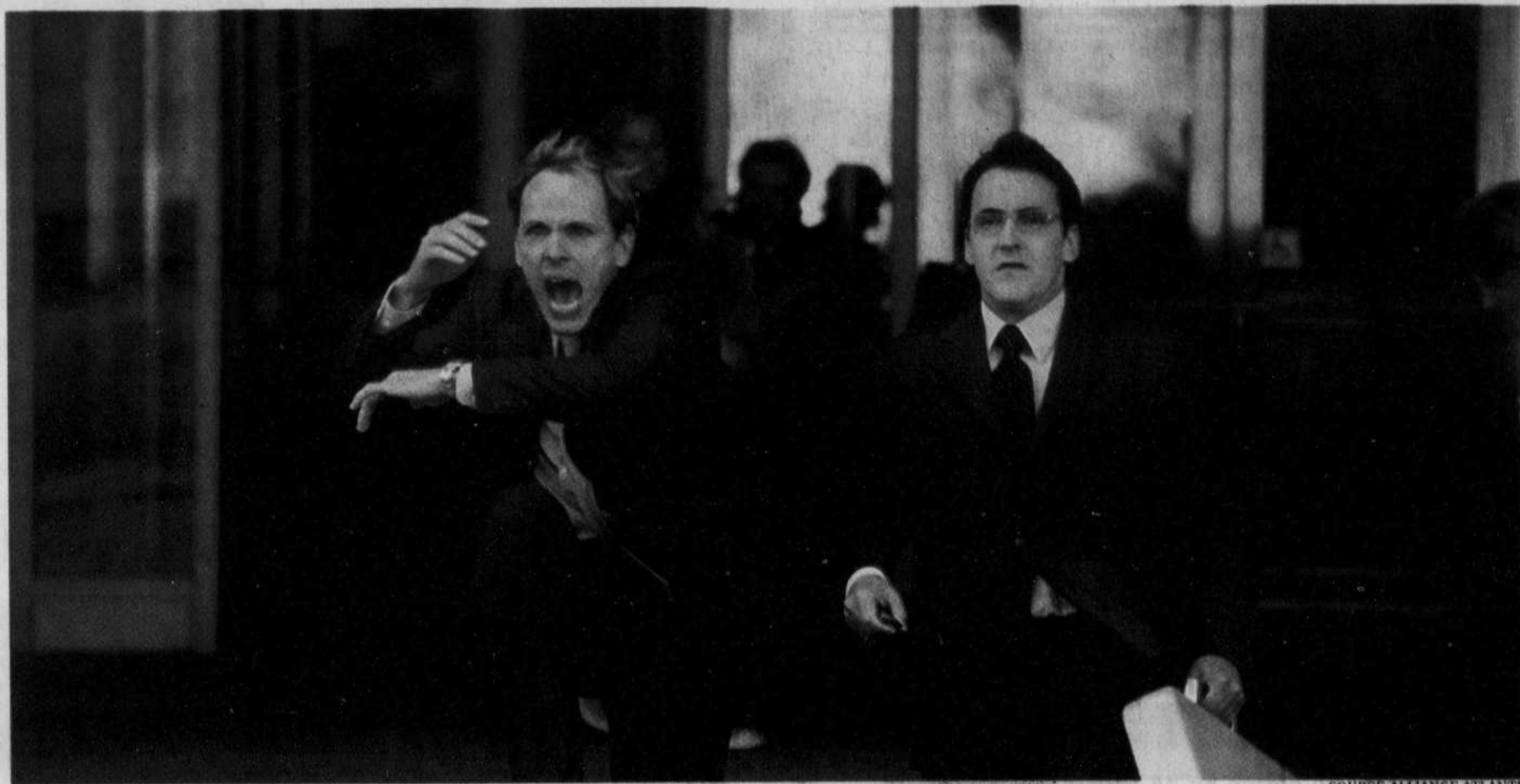


DE VISU

L'histoire des Amériques
revisitée par fragments
Page E 8



CULTURE



Scène du film *Camping sauvage*, de Guy A. Lepage

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Canicule à l'écran!

ODILE TREMBLAY

Non, les grosses machines d'Hollywood ne sont pas seules à assaillir les écrans du Québec l'été. De plus en plus, des œuvres d'auteur et des primeurs québécoises, plutôt que de se nicher dans les traditionnelles cases de l'automne et du printemps, recherchent les moiteurs estivales et font concurrence aux films américains.

L'été est désormais une saison chaude à l'écran, autant qu'au bord d'un lac. Cette année, le choix sera particulièrement abondant au cours des vacances 2004, avec des œuvres d'ici et d'ailleurs, dont voici quelques titres.

Du Québec

Le camping étant une activité estivale, *Camping sauvage*, de Guy A. Lepage et Sylvain Roy, prendra l'affiche dès le 9 juillet. Avec Guy A. Lepage et Sylvie Moreau à sa distribution, on y suit les mésaventures d'un bon gars poursuivi par une bande de motards, qui trouve refuge dans un camping avant de tomber sous le charme de sa propriétaire.

Le 23 juin, *Elvis Gratton XXX: La vengeance d'Elvis Wong*, enfanté par Pierre Falardeau, passe en mode attaque sur les écrans, avec bien entendu Julien Poulin dans le rôle-titre. Cet antihéros abandonnera le show-business pour devenir patron d'un empire média. On salive déjà...

En toute logique, ce film aurait dû prendre l'affiche à la fin de juin, mais non, 1^{er} juillet, de Philippe Gagnon, sera projeté dès le 6 août. Premier film issu de l'INIS, cette histoire de déménagement qui va tout croche se nourrit des déboires de ce jour fatidique.

Toujours du Québec: *Elles étaient cinq*, de Ghyslaine Côté, regard sur d'anciennes copines réunies quinze ans après avoir vécu un événement traumatisant, qui tentent de conjurer le passé (en août, sans doute).

Des États-Unis

Le film américain le plus attendu de l'été n'est pas un pur produit hollywoodien technicolor, bien au contraire. Il s'agit du film réalisé avec trois sous par le roi des trouble-fêtes, j'ai nommé Michael Moore, soit *Fahrenheit 9/11*, Palme d'or cannoise (contestée) et authentique pavé jeté dans la mare de George W. Bush. Disney avait refusé à sa filiale Miramax le droit de diffuser ce documentaire, mais un distributeur s'est pointé pour l'Amérique du Nord. En établissant notamment les liens qui étaient tissés entre les familles Bush et Ben Laden, en montrant des soldats américains révoltés contre la guerre en Irak et en se payant la tête du président, Moore tente d'influencer le vote anti-Bush lors de la prochaine élection américaine (sortie 25 juin).

Du côté des superproductions, on verra un produit dérivé du *Seigneur des anneaux*, *King Arthur*, d'Antoine Fuqua. Le film donne la vedette à Clive Owen, Stephen Dillane et Keira Knightly. Tout sur le roi Arthur, sir Lancelot, l'enchanteur Merlin et les chevaliers de la Table ronde. Le Moyen Âge de légende (7 juillet).

M. Night Shyamalan, qui avait réalisé le fascinant *The Sixth Sense*, lancera *The Village*, un film fantastique situé dans un village de Pennsylvanie au XIX^e siècle où d'étranges créatures rôdent dans les bois (30 juillet).

Jonathan Demme, le cinéaste de *Philadelphia*, transpose en remake *The Manchurian Candidate* et met en scène des soldats enlevés durant la guerre du Golfe qui subissent un lavage de cerveau. Avec Denzel Washington, Meryl Streep, Liev Schreiber (30 juillet).

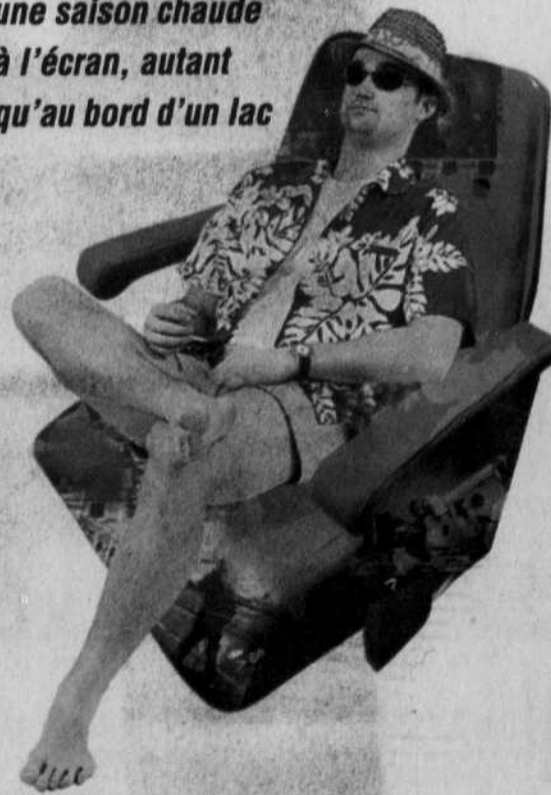
VOIR PAGE E 7 : CANICULE



Scène du film *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore

REUTERS

L'été est désormais
une saison chaude
à l'écran, autant
qu'au bord d'un lac



OCÉANIE

EXPOSITION PRÉSENTÉE À POINTE-À-CALLIÈRE DU 18 MAI AU 17 OCTOBRE

Papouasie-Nouvelle-Guinée, Fidji, Nouvelle-Zélande, île de Pâques...
Une exposition internationale qui vous fera découvrir ces îles du bout du monde et vous initiera aux rituels que les autochtones y pratiquaient au 19^e siècle.

Venez voir l'exposition au Musée et courez la chance de gagner deux billets d'avion pour Hawaï sur les ailes d'Air Canada.

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale, Vieux-Montréal
Tél. : (514) 872-9150
www.pacmusée.qc.ca

Montréal

Québec

Museo Nazionale Preistorico Etnografico "LUIGI PIGORINI" ROMA

HISTORIA

AIR CANADA

LE BEAUF

meteo

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Musique et mort à la « cité idéale »

CHRISTOPHE HUSS

Grâce à l'apparition du catalogue Capriccio au Canada nous arrivent un CD et un DVD consacrés à Victor Ullmann (1898-1944), l'un de ces compositeurs internés par le régime nazi dans le camp de Theresienstadt (ou Terezin) dont les œuvres, parfois composées en détention, nous ont été révélées petit à petit ces dernières années.

Theresienstadt fut conçu par le pouvoir hitlérien comme un lieu de transit avant l'extermination, mais aussi comme un lieu de propagande. Située à 60 km au nord-ouest de Prague, la ville de Terezin faisait partie d'une série de forteresses destinées à sécuriser la région. Avant la Seconde Guerre mondiale, cette ville de garnison comptait 6000 habitants. Dès 1940, les nazis les expulsèrent afin de les remplacer

par des Juifs venant de Tchécoslovaquie, d'Allemagne et d'Autriche. Artistes, intellectuels, scientifiques étaient censés y mettre leurs talents au service d'une « cité idéale des Juifs ». Regroupés selon leurs centres d'intérêt, ils organisèrent une intense vie culturelle qui, par ricochet, servit de vitrine à la propagande nazie. On pouvait assister à des conférences, à des représentations théâtrales pour adultes et pour enfants (l'une des créations emblématiques ayant eu lieu à Terezin est celle de l'opéra pour enfants *Brundibár* de Hans Krása, le 23 septembre 1943), à des concerts ou à des lectures de poésie. C'est là que les nazis réalisèrent un film intitulé *Le Führer fait don d'une ville aux Juifs*. On y voit notamment le chef Karol Ancerl, l'un des rares rescapés de ce camp fatal, diriger un orchestre.

Ce camp des artistes, cette « agréable colonie ju-

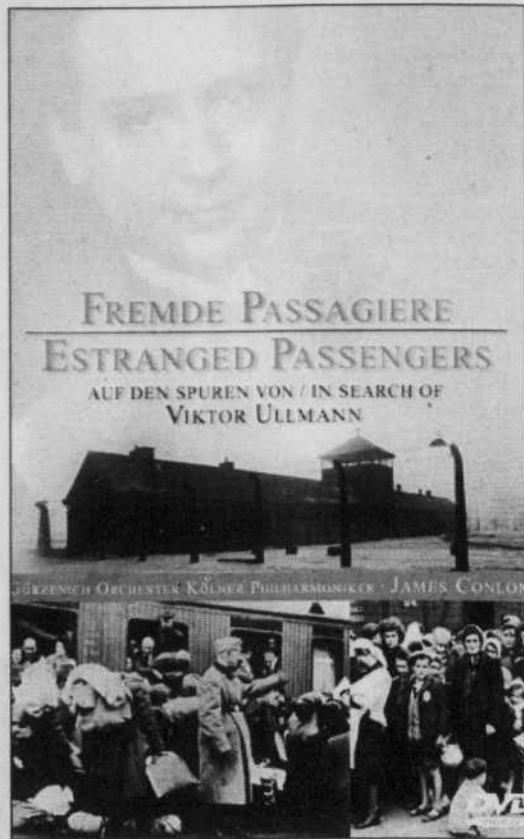
ve », ce « cadeau du Führer » affiche un bilan macabre: 34 000 personnes seraient mortes à Terezin de faim, de maladie ou des conditions de vie déplorables, alors que 87 000 détenus auraient transité par Terezin avant d'être acheminés vers d'autres camps. Ce fut le cas de Victor Ullmann, mort à Auschwitz. Le documentaire *Passagers étrangers*, édité par Capriccio, raconte à partir de l'exemple d'Ullmann cette histoire incroyable et ce destin tragique. Mais il faut aussi songer à Pavel Haas, à Gideon Klein et à Hans Krása, autres compositeurs victimes de Terezin. Ullmann y composa néanmoins un opéra, *Der Kaiser von Atlantis (L'Empereur de l'Atlantide)*. Cette parodie de la vie dans le camp et du régime nazi, satire musicale où Ullmann parodie l'hymne allemand et intègre de nombreuses et subtiles références, telle la réminiscence des intervalles utilisés par Josef Suk dans sa *Symphonie Asraël (L'Ange exterminateur)*, fut son ultime provocation. Il fut déporté vers Auschwitz peu après.

Dans une seconde partie du DVD, un entretien avec James Conlon soulève d'excellentes questions. Le chef américain attire ainsi notre attention sur le fait que c'est toute une école musicale, en quelque sorte les continuateurs de Zemlinsky, qui a été muselée et laminée ainsi par un pouvoir politique. Le disque, lui, publié parallèlement au film, comporte deux symphonies dirigées par James Conlon. Toutes deux relèvent la dernière période créatrice d'Ullmann, passée dans le camp. Il s'agit en fait de deux sonates pour piano, orchestrées ultérieurement, les manuscrits présentant des indications d'instrumentation laissant présager qu'Ullmann envisageait de les transformer en œuvres orchestrales. La 1^{re} *Symphonie* ainsi recréée est une œuvre fiévreuse qui culmine dans un *Nocturne* déchirant. La 2^e *Symphonie*, plus convaincante encore, apparaît héritière de Mahler, avec ce jeu ambigu entre douleur et joie de façade.

En ces journées d'hommage à ceux qui sont morts pour notre liberté, ce retour sur l'histoire musicale est profondément émouvant.

VICTOR ULLMANN

DVD *Passagers étrangers*. Capriccio 93505
CD des *Symphonies n° 1 et 2*. Capriccio 67017



Cinq témoignages majeurs de Terezin

Haas: *Quatuors à cordes* (Praga PRD 250 118)
Klein: *Trio, Divertimento, Sonate pour piano, Mouvements pour quatuor* (MDG 304 0618-2)
Krása: *Brundibár*, opéra pour enfants, et *Chants tchèques* (Channel CCS 5193)
Ullmann: *Der Kaiser von Atlantis*, Hölderlin Lieder (Decca 440 854-2)
Ullmann: *Sonates pour piano n° 5, 6 et 7, Quatuor à cordes n° 3* (Praga PRD 250180)

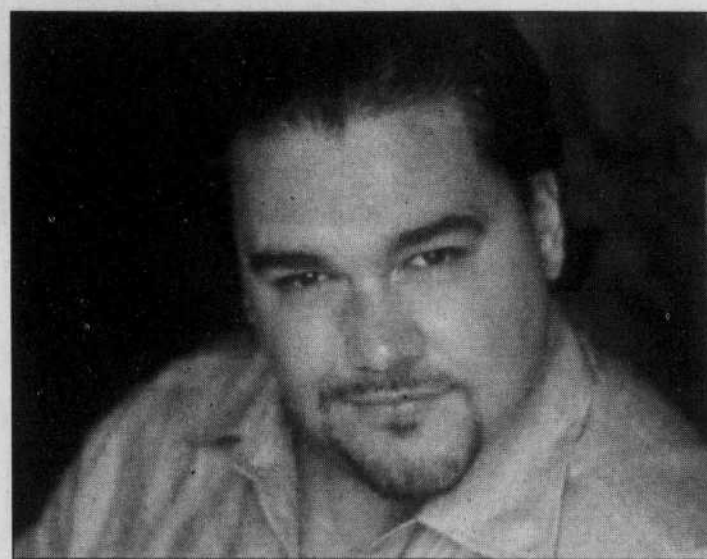
MUSIQUE CLASSIQUE

Salvatore Licitra à l'opéra

CHRISTOPHE HUSS

C'est l'une des voix intéressantes de la nouvelle vague de ténors qui sera à Montréal cette fin de semaine dans le cadre de l'événement Signature, concert-bénéfice de l'Opéra de Montréal qui se tiendra demain le 6 juin, à 16h, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.

Le nom de Salvatore Licitra est apparu il y a quelques années, puisqu'il fut successivement au disque le Mario dans *Tosca*, puis le Manrico du *Trouvère*, deux opéras enregistrés par Riccardo Muti à la Scala (*Le Trouvère* était même le spectacle d'ouverture de la saison 2000-01, celle du centenaire de la mort de Verdi) et parus chez Sony respectivement en 2001 et 2002. Depuis, Sony lui a offert un contrat d'exclusivité et l'enregistre en récital, tout d'abord dans un disque de son cœur de répertoire intitulé *The Debut*, articulé autour d'airs de Puccini et Verdi, puis, plus récemment, dans *Duetto*, un récital de bluets en duo avec Marcelo Alvarez, l'un de ces disques où l'on gâche beaucoup de talent pour du prêt-à-consommer musical incon-



SOURCE OPÉRA DE MONTRÉAL

Le ténor Salvatore Licitra chantera demain à la Place des Arts.

sistant. Salvatore Licitra ne se prononce guère sur ce CD mais désire évidemment ne pas être identifié à un artiste de « crossover » et se réjouit sincèrement pour son prochain enregistrement, sérieux, lui. Il est vrai qu'il vaut bien mieux que

la soupe commerciale et ses états de service auprès de Muti à la prestigieuse Scala, dont il est l'un des ténors en vue, l'attestent.

Ce ne sont pourtant pas ses prestations sur la scène milanaise qui l'ont fait connaître internationalement, mais plutôt un concours de circonstances à New York le 11 mai 2002, lorsqu'il remplaça au pied levé Luciano Pavarotti dans une représentation de *Tosca* au Metropolitan Opera. Interrogé sur la question de savoir si le trac ne l'avait pas paralysé ce soir-là, Salvatore Licitra se souvient n'avoir pas vraiment eu le temps pour cela: « *Mon agent m'avait demandé si je pouvais être à New York au cas où. Mais je ne m'attendais pas à cela. Je me baladais dans Central Park quand mon portable a sonné et que M. Volpe, directeur du Met, m'a dit: "Luciano Pavarotti ne chantera pas; vous montez sur scène dans 30 minutes!"* » Licitra avoue volontiers que le succès qu'il connut ce soir-là et les retombées médiatiques qui en découlèrent firent plus pour sa carrière que tout le travail de fond réalisé sur les scènes les plus prestigieuses d'Italie, depuis ses débuts aux arènes de Vérone en 1998.

Licitra est un ténor de la catégorie des « lyrico-spinto », une confrérie qui ne compte pas beaucoup de membres de son acabit en ce moment. En effet, son volume est impressionnant et ceux qui le connaissent à travers le disque seront sans doute intéressés de jager en concert à quel point sa voix s'est ouverte et épanouie depuis son premier récital. Pour l'avenir, où toutes les grandes scènes du monde l'attendent, on espère qu'il ne se brûlera pas les cordes vocales avec des rôles trop dramatiques pour lui. En concert à Montréal, accompagné par Eugène Kohn à la tête de l'Orchestre Métropolitain, il chantera des airs d'*Aida*, *Rigoletto*, *Macbeth*, *Un bal masqué*, *Turandot*, *Tosca*, *Carmen* et André Chénier.

SALVATORE LICITRA

Événement Signature de l'Opéra de Montréal, dimanche 6 juin à 16h, salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. ☎ (514) 985-2258.

Hydro Québec présente

Pro Musica

2004-2005

56^e SAISON PLACE DES ARTS

CONCERT INCLUS DANS L'ABONNEMENT SOIRÉE GALA*

SÉRIE ÉMERAUDE | LUNDIS 20 H | Théâtre Maisonneuve

Abonnements : 145 \$, 140 \$, 65 \$ (étudiants)
Billets : 30 \$, 25 \$, 12 \$ (étudiants)
(taxes et frais non inclus)

4 oct. 04 LE MOZART PIANO QUARTET, piano et cordes
25 oct. LE QUATUOR PRAZAK, cordes
22 nov. JAMES EHNS, violon } Par exception,
EDUARD LAUREL, piano } Salle Wilfrid-Pelletier

17 janv. 05 LE QUATUOR JULLIARD, cordes
HEINZ HOLLIGER, hautbois
31 janv. JANINA FIALKOWSKA, piano
7 fév. LEONIDAS KAVAKOS, violon
DENES VARJON, piano
* 4 avril I MUSICI DI ROMA, ensemble de 11 cordes
18 avril LE QUATUOR BORROMEO, cordes

SÉRIE TOPAZE | DIMANCHES MATINS 11 H | 5^e SALLEAbonnements : 70 \$, 60 \$ (abonnés Émeraude),
35 \$ (étudiants)
Billets : 25 \$, 10 \$ (étudiants)
(taxes et frais non inclus)

parrainée par

SNC-LAVALLIN

13 fév. 05 MARIKA BOURNAKI, piano
6 mars PIERRE-ÉTIENNE BERGERON, baryton
MATHIEU DUBÉ, piano
10 avril MARIE-ANDRÉE BENNY, flûte
SANDRA MURAY, piano
15 mai YANNICK NÉZET-SÉGUIN et ses amis

*SOIRÉE GALA du 4 avril 2005 (150 \$) (incluant cocktail et concert)
Concert gala seulement 60 \$ (69.02 \$) (sans le cocktail)
Cocktail gala pour abonnées (80 \$)

Opéra de Montréal
Québec
F

PRO MUSICA | Abonnements : (514) 845-0532 | Site web (www.promusica.qc.ca)

D'AMOUR
OF SEA SHELLS AND SAILING SHIPS
ET D'EAU SALÉE

france · canada 1604 · 2004



JUNE 18 - 21 JUN
FESTIVAL
montréal
baroque

VIEUX MONTRÉAL

PARADE · FOIRE BAROQUE · MUSIQUE EN PLEIN AIR · COURS DE MAÎTRE

CONCERTS INTIMES

Les samedi 19 et dimanche 20 juin

17h30
BACH : 3 Cantates
pour la Saint-Jean-Baptiste
BWV 730 et 107
Avec Daniel Taylor et Susie Leblanc

Le dimanche 20 juin

20h30 GRATUIT
LA MER JOLIE : chants d'Acadie
Susie Leblanc et ses musiciens

Le samedi 19 juin

14h
LA TIMIDE ET L'AGACANTE
Ensemble Stradivaria

19h15, 20h30 ou 21h15
DANS LE LOGIS DU CAPITAINE
Nigel North

19h15, 20h30 ou 21h15
STURM UND DRANG
Tom Beghin

Le dimanche 20 juin

7h
LARMES
Les 7
COMPLÈT
John Dowland
Les Voix
maïnes

14h
1704 : LA VOIX DU VIOLON
Olivier Brault, Mélisande Corrievau
et Dorothea Ventura

22h30
Vigile pour Saint-Jean-Baptiste
Plain-chant et messe de Tournai

Hâtez-vous, les billets s'envolent !!!

WWW.MONTREALBAROQUE.COM · 514 845 7171



CD Batailles - enregistrement
Festival Montréal Baroque 2003
SORTIE MAI 2004

ATMA classique

FACTOR



LE DEVOIR



SDC

LE DEVOIR

DESIGN GRAPHIQUE

Interpols

LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE PRÉSENTE

NEM

COMPOSITEUR
Michel Smith
DIRECTION MUSICALE
Lorraine Vaillancourt
MISE EN SCÈNE
Diane Dubeau
ÉCLAIRAGE
Michel Beaulieu

15^e SAISONJEUDI 10 et VENDREDI 11 JUIN 2004
20 h30

ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent
INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS (514) 343-5636
BILLETTERIE ESPACE GO (514) 845-4890
Billets 25 \$ 10 \$ (étudiant, aîné)

Québec

Canada

Université de Montréal

LE DEVOIR

Culture

Festival international de musique incroyable

Saint-Fortunat, centre du monde

Tous les étés, l'underground musical mont-réalais prend l'air dans les Appalaches et en profite pour aérer le paysage culturel. Belle idée de fou.

SYLVAIN CORMIER

François Gourde a plus long à dire sur son récent voyage au Tibet, voire sur son congédiement du Cirque du Soleil (où il était amuseur officiel), mais l'invitation à causer FIMI lui fait plaisir aussi. FIMI comme dans Festival international de musique incroyable, sa colonie de vacances pour belles bibittes de musique de la grande ville. Le FIMI, c'est 18 week-ends de «spistacles» (sic) à l'Auberge de Saint-Fortunat, village de 52 maisons tapi au cœur des Appalaches, avec route asphaltée depuis pas si longtemps: la saison commence ce week-end avec Polémil Bazar.

Comprenez par là que ce n'est pas l'habituel festival du fromage en crotte. Wilfred n'y est pas en tête d'affiche. De fait, il n'y a pas de têtes d'affiche, pas plus que de têtes de Turc, vu qu'il n'y a pas d'humoristes. Ça ne dure pas cinq jours et puis plus rien, et il n'y a surtout pas une grosse scène extérieure surélevée, des bouteilles de bière gonflables, des kiosques d'information. Rien d'autre qu'un ancien hôtel de village bonifié en auberge. Avec une salle qui peut accueillir 200 personnes. Et une scène qui est à peine une scène. «Ça quatre pouces de haut», précise l'ancien candidat du Parti Rhinocéros en rigolant. Puis il ajoute: «Michel Sabourin [producteur de spectacles bien connu] dit que c'est pas un vrai festival. Il dit que je fais du booking d'hôtel. Je m'en fous. À Saint-Fortunat, c'est la fête toutes les fins de semaine pendant trois mois et demi.»

Pourquoi Saint-Fortunat? Parce que sa blonde, un copain du vieux Café Campus et lui, un bon jour de 1974 (ou 1975, flou artistique), ont débarqué dans le coin. Et sont restés. «On a acheté une terre de 250 acres,

avec deux maisons, une grange, une porcherie, et au bout une érablière. Les cacanes, 2500 érablières, tout. Pour 17 000 piasses...» À la pendaison de crémaillère, il vint 500 sosies de Cheech & Chong. L'invasion des mort-vivants, version hippie. «Tout nus, sur l'acide, on avait été faire un salut chez le voisin. On était pires que des étrangers. Des extraterrestres. Mais tranquillement, il y a eu apprivoisement. Les gens de la place ont compris qu'on n'était pas dangereux.»

Le festival est né du désir tout simple de transformer un désert culturel en carré de sable. «À l'hôtel, il y avait tout le temps le gars qui chantait du Séguin avec un beat box. J'ai proposé d'amener mes chums de Montréal. Les premiers shows, les clients sortaient. Jean Deroime, Claude Vendette, la musique actuelle, c'était trop. Et puis ils se sont risqués. Ils ont vu passer Karen Young, Lhasa, Richard Desjardins, les Colocs, les Frères à cheval, les frères Diouf, toutes sortes d'affaires différentes, et ils se sont rendu compte qu'ils aimaient ça. Ça et le fait qu'il n'y a jamais de bataille. Et que ça rapporte. Et surtout que leurs enfants restent au village, au lieu de sortir à Victo. Au contraire, c'est les jeunes de Victo qui sortent à Saint-Fortunat!»

La programmation (disponible sur le site www.auberge-stfortunat.com) fera encore du FIMI une sorte d'exposition universelle des musiques et de Saint-Fortunat le centre du monde. «Je décide au pif», explique Gourde. Bonne méthode pour un clown. Ainsi a-t-il privilégié la bringue de Colectivo, les festifs pouet pouet de la Fanfare Pourpou, le reggae trafiqué du Vander Dub Experience, la musique arabe de Salam, le rock euphorique de Polo & ses Frères, le «rock pétrochimique» des Georges Leningrad, etc. «L'idée, c'est aussi de sortir les groupes de Montréal. En les engageant pour deux soirs, ils restent à coucher à Saint-Fortunat et aux alentours. Quand ils se réveillent le dimanche, ils sont contents. Ce n'est pas une gig de plus, c'est une expérience.» François Gourde sourit de son sourire le plus gamin. «Une expérience extraordinaire.»

MUSIQUE ALTERNATIVE

La revanche de Sixtoo

DAVID CANTIN

Fort actif depuis une bonne dizaine d'années dans le milieu hip-hop souterrain au Canada, Sixtoo reçoit désormais l'accueil enthousiaste qu'il mérite amplement. Avec *Chewing on Glass & Other Miracle Cures*, ce Montréalais d'adoption ose une rencontre des plus concluantes entre le hip-hop instrumental et le rock psychédélique improvisé.

Samedi 5 juin à Québec, à la galerie Rouge, et samedi prochain à Montréal, à la Sala Rossa, Sixtoo procède au lancement officiel de son tout premier album. En spectacle, il promet une réinterprétation très libre de pièces telles *Boxcutter Emporium*, *Old Days Architecture*, de même que *Snake Bite* avec ses complices Matt Kelly et P-Love. Chez lui au téléphone, ce membre fondateur des 1200 Hobos parle avec aisance d'un album qu'il a toutefois mis du temps à achever. «Après avoir travaillé pendant plusieurs mois à partir de certains échantillons, j'ai eu la nette impression que je devais reprendre le tout à zéro avec de vrais musiciens que je côtoyais sans cesse à Montréal. En arrivant sur Ninja Tune, mon but était d'aller encore plus loin

que le projet Duration. J'ai donc eu recours à des gens comme Eric Craven de Hanged Up, Thierry et Norsola de GYBE ou encore quelqu'un d'assez proche comme Matt Kelly pour cet album. Je voulais simplement voir où ces créateurs issus du rock expérimental pouvaient amener ma musique.»

Sur *Chewing on Glass & Other Miracle Cures*, il est juste de croire que Sixtoo atteint un nouveau sommet. Il se démarque d'ailleurs de confrères tels RJD2 ou Blockhead, en peaufinant un hip-hop aussi dense qu'hypnotique. Avec une attention presque maniaque, le livret de l'album explique en détail le processus derrière chacune des pièces. «Je tenais à prendre exemple sur mes disques de jazz préférés où l'on signale le moindre crédit. Il n'a donc rien à ajouter de ce niveau. Je voulais simplement être clair et précis sur le processus d'enregistrement de l'album. Il me semble que cela ajoute quelque chose de significatif.» Est-ce qu'il s'agit pourtant toujours de hip-hop? «C'est bien du hip-hop, mais un hip-hop métissé qui s'intéresse beaucoup aux interactions avec le jazz, le «krautrock» ou même la musique concrète. Les sonorités «live» m'ont mené vers un territoire extrême-

ment fertile. Il ne restait qu'à agencer les textures rythmiques, sans pour autant compromettre l'essence même de mes productions. Il était naturel, pour moi, d'aller dans une direction plus audacieuse et percussive.»

Mis à part la parution de ce nouvel enregistrement, Sixtoo échange aussi à propos de l'excellente compilation *Lunch Money Singles* (Bully Records). Cette jeune étiquette propose un hip-hop novateur grâce à la contribution d'artistes tels DJ Signify, Controller 7, tout comme le vétéran Simahlak. «C'est une vraie merveille que ce petit label indépendant et artisanal.»

CHEWING ON GLASS & OTHER MIRACLE CURES

Sixtoo
(Ninja Tune-Outside)LUNCH MONEY SINGLES
(Bully Records-Outside)

Sixtoo en spectacle, le 5 juin à la galerie Rouge à Québec et le 12 juin à la Sala Rossa à Montréal. Avec Sage Francis au Club Soda, le 1^{er} juillet dans le cadre du Festival international de jazz de Montréal.

L'été commence à Tadoussac

Le «plus grand des petits festivals» offre un programme riche en qualité et en diversité

SOLANGE LÈVESQUE

Le Festival de la chanson de Tadoussac n'a rien ménagé pour marquer ses 21 ans d'existence: de très grands noms s'y retrouveront au village maritime qui constitue la frontière entre Charlevoix et la Côte-Nord, où toutes les salles, les auberges et les cafés sont mis à profit pour recevoir auteurs, compositeurs et interprètes qui viennent de l'Europe francophone autant que du Québec et de l'Acadie.

Parmi tous les festivals qui vont déployer leurs oriflammes au Québec l'été, le Festival de la chanson de Tadoussac est l'un des plus sympathiques et, au chapitre de ses attraits, son cadre géographique extraordinaire n'est pas négligeable. Impossible de s'ennuyer à Tadoussac, petit port de plaisance qui jouxte le Parc marin du Saguenay, où l'eau douce du fjord rencontre l'eau salée du Saint-Laurent, où les baleines viennent passer l'été en compagnie des bélugas. Depuis 21 ans, des artistes confirmés ou en devenir et des amateurs de chansons venant de partout s'y réunissent. L'année dernière, la programmation du festival était déjà impressionnante; on y retrouvait notamment Gilles Vigneault, Chloé Sainte-Marie, Richard Séguin, Jeanne Cheyral, Pierre Lapointe, Steve Normandin, Xavier Lacouture, Eve Cournoyer... Cette année, l'événement regroupe 32 artistes qui donneront 54 spectacles dans 12 lieux situés aux quatre coins du village.

Comment peut-on accomplir un tel tour de force à des centaines de kilomètres des villes-centres que sont Québec et Montréal? Comment convaincre les amateurs de chanson de se déplacer à des centaines de kilomètres et les artistes de quitter les grandes salles connues pour venir donner leur spectacle à Tadoussac? Thérèse Fournier, la responsable des relations publiques, a des réponses: «Le festival s'est bâti une très bonne réputation dans le milieu et les artistes n'hésitent jamais à y venir, même qu'ils adorent ça, explique-t-elle. Puis... il y a Tadoussac! Un village chaleureux qui jouit d'une excellente réputation pour la qualité de son accueil.» On pourrait ajouter: à force d'y croire, à force d'opiniâtreté, de persévérance, avec la collaboration de la population de Tadoussac, grâce à la fidélité du public et à la solide direction du festival où l'on retrouve Catherine Marck, directrice artistique, et Charles Breton, directeur général.



Lhasa de Sela sera de la fête au Festival de la chanson de Tadoussac.

Tadoussac s'impose et se distingue

Les festivals consacrés à la chanson en région ne sont pas si nombreux; avec ceux de Petite-Vallée et de Granby, celui de Tadoussac s'impose. Il se distingue «parce qu'il a grossi sans se prendre la tête et sans perdre sa convivialité, et qu'il développe des collaborations avec d'autres festivals», précise Thérèse Fournier. Le Festival de la chanson de Tadoussac est invité à décerner son «coup de cœur» lors du Festival international de la chanson de Granby. En France, il collabore avec Alors... chante! de Montauban, petit festival prestigieux qui se tient dans le sud-ouest de la France, et, pour la première fois cette année, avec le Festival Beaumont du Québec en Limousin. Après la France, la Belgique: le jeune chansonnier Édouard Lamontagne a été le premier ambassadeur de Tadoussac au festival Mars en chansons, au printemps dernier, et l'auteur-compositeur ODIEU sera en spectacle tous les jours du festival à Tadoussac. Ce dernier cultive également un volet-formation: six jeunes artistes en résidence suivent un stage en écriture avec Xavier Lacouture, auteur-compositeur-interprète français qui faisait partie des artistes invités l'an dernier.

Il est naturellement impossible pour les spectateurs de tout voir pendant les trois jours et demi que dure le festival, aussi les choix à faire seront-ils déconcertants. Comment choisir entre Renée Claude et son très tou-

chant récital *Moi c'est Clémence que j'aime le mieux*, consacré aux textes et aux chansons de Clémence DesRochers, l'ensemble de voix masculines *capella* Les Charbonnières de l'enfer (album de l'année - traditionnel) et son répertoire traditionnel, les fameuses Kate et Anna McGarrigle dans *Rose blanche*, le spectacle inspiré de leur dernier album *La vache qui pleure*, la voix unique de Lhasa de Sela, dont l'album *Living Road* a conquis les spectateurs en Europe comme au Québec, Stefie Shock, lauréat du prix Félix-Leclerc de la chanson en 2002 et son *Décor* pop-rock, Yann Perreau et sa très personnelle *Western Romance*, Yves Desrosiers, très convaincant dans son récital de chansons tirées de l'œuvre du poète russe Vladimir Vissotsky et adaptées en français?

Entre Tomas Jensen, Vincent Vallières, Richard Pelland, Catherine Major (coup de cœur de l'Académie Charles-Cros en mai dernier), Antoine Gratton, les Acadiens Ginette et Pascal Lejeune, les groupes musicaux Bottleneck et Dobacaracol, ainsi que plusieurs autres jeunes artistes?

Heureusement, le festival, qui se tiendra du 10 au 13 juin prochain, offre des billets abordables et des forfaits à des prix défiant toute concurrence.

Information et billetterie:
1 866 861-4108 ou (418) 235-2002,
ou le site
www.chansontadoussac.com

La cellule lumière rouge de Mise au jeu présente

Je sais pas si vous êtes comme moi

Conception et textes
Marie-Claude Gamache
Marline Laliberté
Marianne Matte
et Nancy Roberge

Compagnie sonore
Éric Lapointe

Scénographie et costumes
Catherine Gauthier

Interprètes
Sonia Auger-Gilmon
Frédéric Gagnon et Claudine Paquette

du 1^{er} au 19 juin '04
Un déambulateur théâtral (départ aux 15 min. entre 19h30 et 21h30 quartier Centre-Sud)
Coût : 20 \$
Réservations obligatoires
514.871.1020

Mise au jeu

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

www.denise-pelletier.qc.ca

Cliquez sur notre saison 2004-2005

» L'Homme de la Mancha
Livret : Dale Wasserman; musique : Mitch Leigh; paroles : Joe Darion; adaptation française : Jacques Brel • Mise en scène : René Richard Cyr
Les Productions Libretto

» Les Jumeaux vénitiens
de Carlo Goldoni
librement adaptés et mis en scène par Jean-Guy Legault

2^e partie

» Le Comte de Monte-Cristo
d'Alexandre Dumas père
Adaptation : Elizabeth Bourget • Mise en scène : Robert Bellefeuille

» L'Aigle à deux têtes
de Jean Cocteau
Mise en scène : Marie-Thérèse Fortin
En coproduction avec le Théâtre de la Danse

HORS SAISON

» Scrooge d'après *A Christmas Carol* de Charles Dickens
Texte et mise en scène : Jean-Guy Legault • Une production du Théâtre des Ventricules

Abonnés : tarifs privilégiés pour *Scrooge* et la Salle Fred-Barry.

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles et obtenez-en un gratuit! Ovez FRED!

En collaboration avec PENSÉMENTS ET BILLETTERIE

Hydro Québec (514) 253-8974 BANQUE NATIONALE

www.denise-pelletier.qc.ca



14e édition

PRÉSENCE AUTOCHTONE

à Montréal

du 10 au 21 juin 2004

TERRES EN VUES



LAND InSIGHTS

pour la culture autochtone

Destins croisés

Concert de la Journée nationale des peuples autochtones

Lundi, 21 juin 2004 à 20 h

40 ans



Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Québec

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre
Minda Forcier, soprano
Tara-Louise Montour, violoniste
Kontirennotatie, chœur de femmes mohawks
Bob Bourdon, chanteur mi'gmaq



Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin



Blues, Blanc, Rouge

Le grand spectacle annuel du festival Présence autochtone

Samedi, 19 juin à 20 h 30
(ouverture des portes et 19 h 30)

Direction musicale Normand Gullbeault

au Lion d'Or, 1676, rue Ontario Est
à la billetterie Articulée 514_844_2172

Avec Richard Desjardins et les musiciens de Kanasuta,
Taima, Forestare, Brian André et Gilles Stouf

MYTHOLOGIES fondatrices

gravures et sculptures inuit

Du 10 juin au 14 août

Conférence par Bernard Saladin d'Angure,
commissaire de l'exposition.

Mardi 8 juin à 19 h 30, à la salle Saint-Sulpice.

Bibliothèque nationale du Québec,
1700, rue Saint-Denis à Montréal.

Niwaskw | œuvres sur papier et sculpture

Jusqu'au 26 juin

à la Guilde canadienne des métiers d'arts
1460, rue Sherbrooke Ouest



Manikashuma

Arts, métiers, traditions

Site extérieur, parc Émile-Gamelin

Du 17 au 20 juin

intersection Sainte-Catherine / Berri, métro Berri-UQAM

De 12 h à 22 h, jeudi, vendredi, samedi et de 12 h à 17 h le dimanche

11 jours de cinéma des Premières Nations

A compter du 10 juin

cinéma ONF 1564, rue Saint-Denis



Edge of America de Chris Eyre

www.nativelynx.qc.ca

INFO FESTIVAL 514 963.1115

Canada

Québec

Montréal



88.5



LE DEVOIR

CIBL

Hydro Québec

Culture

Cinq ans à faire *La Nouba*

Michel Deschamps et Julie Dionne saluent à leur manière les 2500 représentations du spectacle du Cirque du Soleil installé à demeure à Walt Disney World

FRÉDÉRIQUE DOYON

Orlando — Avant même que le spectacle ne commence, il cuisine la foule, prend son pouls, teste son humeur. Michel Deschamps, 48 ans, fait le clown depuis qu'il a 19 ans. Il a rejoint le Cirque du Soleil en 1989, à l'époque du *Cirque réinventé* et de *Fascination*. Depuis cinq ans, il est le Balthazar (Balto pour les intimes) de *La Nouba*.

«À chaque spectacle, je suis capable d'aller chercher des petits moments uniques, et c'est ça qui est l'*fun*», confie-t-il, à quelques heures de la présentation marquant officiellement le cinquième anniversaire du premier spectacle permanent du grand cirque québécois à Orlando, en Floride. Pourtant, 2500 représentations (deux par jour, cinq jours par semaine) et 3,5 millions de spectateurs plus tard, même un clown aurait toutes les raisons de perdre son enthousiasme.

Mais capter l'énergie de la foule dans le numéro qui sert d'avant-propos au spectacle fait tout son bonheur. Et pour cela, il est même prêt à s'inventer un trac qu'il n'a plus depuis belle lurette. «Tous les jours pendant une demi-heure, je me mets en état de trac.» Depuis la salle de maquillage, par l'entremise de micros et de haut-parleurs, il se grise du brouhaha des spectateurs qui entrent en salle. Et si les numéros demeurent essentiellement les mêmes, de nouveaux

gags peuvent être intégrés. D'ailleurs, les artistes du cirque sont constamment soumis à des ateliers divers pour stimuler leurs (autres) talents et leur créativité.

Depuis cinq ans donc, Michel a troqué sa Gaspésie qu'il affectionne tant pour la Floride disneyenne, bâtie comme une grande banlieue artificielle. «C'est une urbanité un peu spéciale, dit-il. Enlevez les parcs d'amusement et c'est comme fermer Murdochville en Gaspésie. Au moins, il y a la mer...», souligne le clown, qui s'adonne maintenant à la plongée sous-marine, «un rêve de jeunesse».

Père de deux grands enfants, l'aîné des artistes de *La Nouba* a pu, grâce au cirque, réunir deux passions de prime abord difficilement conciliables: la bohème de la vie de clown et la famille. «J'ai fait des tournées longtemps, j'ai connu les contrats, je suis allé dans des salles paroissiales où il y avait juste deux ampoules au plafond, et je n'ai rien regretté. Mais il faut bien que je gagne ma vie. Ici, j'ai une stabilité intéressante. On est dans une compagnie qui traite bien ses artistes...»

Et comment! À palper l'humeur qui plane sur le site permanent conçu spécifiquement pour *La Nouba* au cœur de Walt Disney World, on comprend que le Cirque du Soleil est une histoire de famille. Une famille qui a bien grandi depuis le temps, avec ses cinq (bientôt six) spectacles ambulants et ses quatre (bientôt six)



Une scène tirée de *La Nouba*, costume de Dominique Lemieux.

WALT DISNEY COMPANY

productions permanentes (trois à Las Vegas et un à Orlando).

L'adepte de la corde lisse (ou des tissus) Julie Dionne évoque justement l'environnement du cirque, plus spécifiquement *La Nouba*, sa première famille, quand elle parle de ses motivations à y être encore, cinq ans

plus tard. La jeune femme de 28 ans a été repêchée à l'École nationale du cirque avant même la fin de sa formation. Or ce n'est certainement pas l'ambiance d'Orlando qui l'a inspirée. «Quand tu commences à prévoir tous les tournants dans les manèges de Disney...», dit-elle. Je m'ennuie de la

vie culturelle montréalaise.» Mais les artistes du cirque sont des êtres d'une capacité d'adaptation surprenante. «J'ai déménagé cinq fois en cinq ans. C'était ma façon de changer le mal de place», lance la gracieuse jeune femme après avoir initié l'auteure de ces lignes à quelques acrobaties aériennes.

Elle ne cache pourtant pas ses intentions d'embrasser de nouveaux horizons, tout en demeurant dans la grande famille du Cirque du Soleil, en transitant vers d'autres productions, permanentes ou en tournée. Il n'est pas de tout repos de faire la nouba (qui signifie faire la fête) 2500 fois.

Jusqu'ici, la production floridienne a maintenu la moitié de sa distribution originale, dont Michel et Julie font partie. Mais le cinquième anniversaire semble annoncer un tournant, un roulement «plus important» selon la directrice artistique sortante de *La Nouba*, Chantal Tremblay. Quelque 70 autres artistes provenant de 14 pays complètent le casting, pour livrer la magie des numéros de roue allemande, de diabolos chinois, de trampoline, de bmx et d'acrobaties aériennes de toutes sortes.

Un autre cycle de cinq ans attend *La Nouba*, qui verra sûrement défiler de nouveaux visages parmi les artistes. Mais chose certaine, l'attachement de ces derniers au Cirque du Soleil demeure. «Quand [les Américains] me demandent: vous n'êtes pas d'une Église? raconte Michel, abasourdi par le nombre de clans religieux différents aux États-Unis, je réponds parfois: oui, je suis membre de l'Église du Cirque du Soleil; le preacher est Guy Laliberté.»

Le Devoir

DANSE

Convoy PQ-17, juin 1942, le marin Joe Coleman avait 19 ans...

La troupe Coleman, Lemieux & compagnie s'associe à l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal pour présenter *Convoy PQ-17*, dans le cadre des commémorations entourant le sixième anniversaire du jour J.

STÉPHANE BAILLARGEON

Ce fut la mère de toutes les batailles modernes. Un marathon de notre temps des totalitarismes. Le 6 juin 1944, il y a très exactement soixante ans, commençait en Normandie la titanesque mission *Overload*. Environ 15 000 Canadiens participaient à l'assaut sur la plage Juno de la forteresse Europe, avec l'objectif supplémentaire de venger leurs 3375 camarades tombés deux ans plus tôt, à Dieppe, sur un autre rivage de la France blafarde, occupée, anéantie. Cette fois, la victoire allait sourire aux audacieux et le *D-Day*, signer le début de la fin pour l'effroyable régime nazi.

Le grand massacre mondial mobilisa quelque 92 millions de soldats des deux côtés des champs d'horreur. L'estimation des pertes totales oscille entre 35 et 60 millions d'individus, y compris les civils.

Autant de morts et pour ainsi dire autant de millions de fois un meurtre. Demain soir, à Montréal, Coleman, Lemieux & compagnie raconte l'histoire de quelques certaines de ces victimes en s'inspirant de la véridique et tragique histoire d'un des plus grands désastres navals de la Deuxième Guerre mondiale, celui du *Convoy PQ-17*, qui donna son nom au spectacle.

L'armada marchande devait alimenter l'URSS en armes et en vivres. Il s'agissait donc de la dix-septième caravane maritime du genre, en fait la plus grande jamais déployée par les forces alliées. Parti de Reykjavik le 27 juin 1942, la flotte comptait 35 cargos, dont 22 battant pavillon américain et huit, pavillon britannique, escortés par six destroyers et 15 autres navires militaires. Déployé sur neuf colonnes avançant à une vitesse de huit ou neuf nœuds, le monstre d'acier transportait 300 avions, 600 tanks, 4000 camions et

remorques. Les quelque 150 000 tonnes de matériel valant un bon milliard de dollars devaient rejoindre le golfe de Finlande, puis Leningrad, pour y équiper une armée de 50 000 hommes. La logistique est le nerf des conflits, surtout de la guerre totale, mobilisant toutes les forces vives d'une société industrielle.

La meute des U-Boot, appuyée par des escadrilles de la Luftwaffe, lança l'assaut le 5 juillet au matin, en plein océan Arctique. En moins d'une semaine, les Allemands coulèrent les deux tiers du convoi, corps et biens. Même les Soviétiques, ces maîtres en propagande et en désinformation, refusèrent de croire que 24 navires aient pu périr d'un seul coup. Dans ses mémoires, Winston Churchill décrivit la désastreuse odyssee comme «un des épisodes navals les plus tristes de la guerre».

Le marin britannique Joseph Coleman survécut. Il avait dix-neuf ans au moment de la catastrophe. Pendant des décennies, Joe garda le silence sur son voyage en enfer. Au cinquantième anniversaire du drame, il commença à se confier à ses proches, notamment à son fils Bill, danseur et chorégraphe maintenant établi à Montréal, qui décida d'en faire le sujet d'une grande pièce.

Bill Coleman a déjà chorégraphié une cinquantaine d'œuvres. Il a notamment dansé pour The Martha Graham Dance Company et la Fondation Jean-Pierre Perreault. Laurence Lemieux, sa femme, a beaucoup travaillé au Toronto Dance Theatre. Ils œuvrent en duo depuis des années. Elle interprète le requiem sur le convoi avec son mari, la danseuse Anne Bruce Falconer, de même que Daniel May, lui-même un vétéran américain devenu chanteur.

La première mondiale de *Convoy* fut présentée il y a trois ans, au théâtre Alexandrenski de Saint-Petersbourg, l'ancienne Leningrad, pour marquer le sixième

anniversaire, jour pour jour, de l'arrivée du premier convoi allié en URSS, le 31 août 1941. «Le spectacle a été très bien reçu», raconte Laurence Lemieux. La salle était pleine de personnes qui ont survécu grâce à la marine marchande. Pour les vieux Russes, les marins américains, britanniques ou canadiens sont de très grands héros.»

L'Office national du film le rappelle demain, dimanche (à compter de 15h, au 1464 de la rue

Saint-Denis, à Montréal), avec des projections de films russes et canadiens, historiques et contemporains, sur le sujet général de la Deuxième Guerre mondiale et de la bataille de Leningrad en particulier. On verra notamment deux documentaires du Russe Alexander Sorokin: *Blocade*, sur le blocus de Leningrad, qui fit un million de morts en 900 jours, et *Father and Son*, sur l'hommage chorégraphié de Bill à Joseph Coleman.

Convoy PQ-17 a été présenté à Victoria, en 2001 et en 2002, à l'occasion du Jour du souvenir. L'œuvre magistrale pour orchestre, chœur et quatre danseurs, sur une composition originale du Canadien Christopher Butterfield, est reprise demain soir au Centre Pierre-Péladeau. Les danseurs seront entourés de l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal et du Chœur Saint-Laurent. Au total, on retrouvera pas moins de 125 ar-

tistes sur scène.

Cette fois, dans la salle, il y aura une vingtaine de survivants de l'ancienne Leningrad venus s'installer ici après la chute de l'empire soviétique. On retrouvera aussi une cinquantaine de marins de la glorieuse période sur les quelque 180 qui vivent encore à Montréal. Il rejoindront Joseph Coleman, qui sera là lui aussi, soixante ans après le drame...

Le Devoir



Joe Coleman

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

DANIEL LÉVEILLÉ CHORÉGRAPHE

LA PUDEUR DES ICEBERGS

2 AU 5 ET 10 AU 13 JUIN 2004 // 20 H

LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

Le Théâtre de La Manufacture présente

CHEECH

(Les HOMMES de CHRYSLER SORT EN VILLE)

Dépêchez-vous! Cheech est en ville. C'est une merveille de construction. Les interprètes prolongent la folie de l'auteur et du metteur en scène de façon redoutable. A.-M. Cloutier, La Presse

Très original, rythmé... une mise en scène étonnante, un tour de force... l'énorme humanité du texte vous rejoindra tous. A. Diaz, Montréal ce soir - SRC

... de l'humour, du suspense, du rythme. Avec en prime, pour le défendeur, six comédiens de talent. D. Lachance, Journal de Montréal

(...) savoureuse comédie noire... drôle et punchée (...). un habile puzzle narratif servi par six excellents interprètes. M. Labrecque, Voir

Rafraîchissante et cinglante... une pièce aigre-douce qui fait un drôle de pied de nez au confort théâtral. C. Barrière, Le Droit

Soirée des Masques 2003
6 nominations

DERNIER TOUR DE PISTE
3 SUPPLÉMENTAIRES
17, 18, 19 JUIN - 20 HEURES

25 mai au 12 juin 04

4550, PAPINEAU-MONTRÉAL-OC
www.theatrelaliborne.com
514.232.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 au
1.800.361.4595

LA LICORNE

Passerports en vente!
Disponibles aux Guichets du CNA

Billets disponibles dès maintenant!

755-1111
tikotmaster.ca

Pour obtenir la brochure détaillée de la programmation du Festival composer 613.947.7000, poste 870
www.canadadance.ca

OSEZ JOUER AVEC LE FEU ...

La danse contemporaine brûle les planches sur nos scènes

La 10^e édition

Innovation sans limite • Rendre hommage à la création

DANCE

NATIONAL ARTS CENTRE
CENTRES NATIONALS DES ARTS

Patrimoine canadien
Canadian Heritage

LE DEVOIR

FESTIVAL DANSE CANADA

3-12 JUIN 2004

DE VISU

Receleurs d'art en Colombie

Près de 10 000 pièces anciennes sortiraient du pays chaque année

MICHEL TAILLE

Bogotá — À la porte, Javier (nom fictif) salue brièvement, le sourire timide, une casquette sale enfoncée sur le crâne. Une fois entré dans cette maison de Bogotá, le petit homme déballe le contenu de son sac à dos: une clochette en alliage doré vieilli, deux statuette de guerriers, des grenouilles ciselées d'arabesques... Autant d'objets précolombiens arrachés aux sites archéologiques Sin, sur sa terre natale du nord-ouest de la Colombie, et strictement interdits à la vente ou à l'exportation. «Je n'ai pas vendu grand-chose ces derniers temps, dit-il en lâchant des prix, je dois trouver des médicaments pour ma femme malade. Prenez-moi quelque chose.»

Près de 10 000 pièces comme les siennes sortiraient chaque année en fraude du pays andin pour rejoindre les cheminées de collectionneurs étrangers ou les réseaux du trafic international. Au bas de l'échelle, les paysans colombiens comme Javier ramassent les miettes du négoce.

«Il y a quelques mois, j'ai bien travaillé avec les gens de l'ambassade d'Espagne, reconnaît le vendeur. L'un d'eux m'a pris un sorcier pour presque trois millions de pesos [environ 1500 \$].» Depuis, son chargement s'écoule difficilement. Deux associés sillonnent les jungles et les dépressions de la région, pelle et pioche à l'épaule, à la recherche d'un filon oublié, et lui envoient leurs trouvailles parfois millénaires par colis postaux.

Sport national

Dans certaines zones de Colombie, ce pillage artisanal «est presque un sport, et une tradition de plusieurs siècles», dénonce Victor Gonzalez, de l'Institut colombien d'anthropologie et d'histoire (ICANH). Les collègues de Javier, par exemple, ne font qu'exploiter les restes laissés par les conquistadores espagnols, dont les entreprises minières pillaient les tumulus des tombes indiennes pour fondre leur or.

Aujourd'hui, le pillier engage quelques ouvriers, négocie l'accès à une grande ferme contre une part du butin pour le contremaître et quadrille le secteur en toute quiétude. «Ils ressemblent à de simples travailleurs agricoles, impossibles à repérer», déplore Gonzalez.

Ces pratiques ont pris l'allure d'un pillage généralisé à Malagana, dans la région de Cali. Après la découverte d'objets en or, en 1992, ce site d'une tribu jusque-là inconnue a été dévasté en quelques mois. Villageois, policiers, élus locaux et même religieuses se sont jetés sur

leurs pelles. Environ 5 % des presque 7000 pièces ont été sauvées. On ne pourra jamais rien apprendre des sites saccagés à coups de pioche.

Une convention de l'UNESCO de 1970 protège pourtant ce patrimoine culturel, constitutionnellement propriété de la nation colombienne. Cependant, pour la rendre efficace, il faut que le bien réclamé apparaisse sur des registres officiels. Or «la plupart des objets qui alimentent le trafic sont détournés en fraude et jamais enregistrés», explique Maria Isabel Gomez, du ministère de la Culture. Elle-même a mené une bataille vaine pour empêcher Christie's de vendre, à Paris, un pectoral en or indéniablement tayrona, une civilisation disparue du nord de la Colombie. En l'absence de plainte pour vol de cet objet jamais répertorié, la justice a donné libre cours aux enchères et l'État français l'a acquis pour son Musée des arts premiers.

Depuis quelques années, les autorités colombiennes savent que leur patrimoine peut disparaître par conteneurs entiers. La découverte par Interpol de statues arrachées aux montagnes de San Agustín, dans le sud du pays, leur avait déjà mis la puce à l'oreille, en 1996. Les enquêteurs avaient retrouvé ces sculptures massives dans des jardins de Nantes et de l'île caribéenne de Saint-Barthélemy.

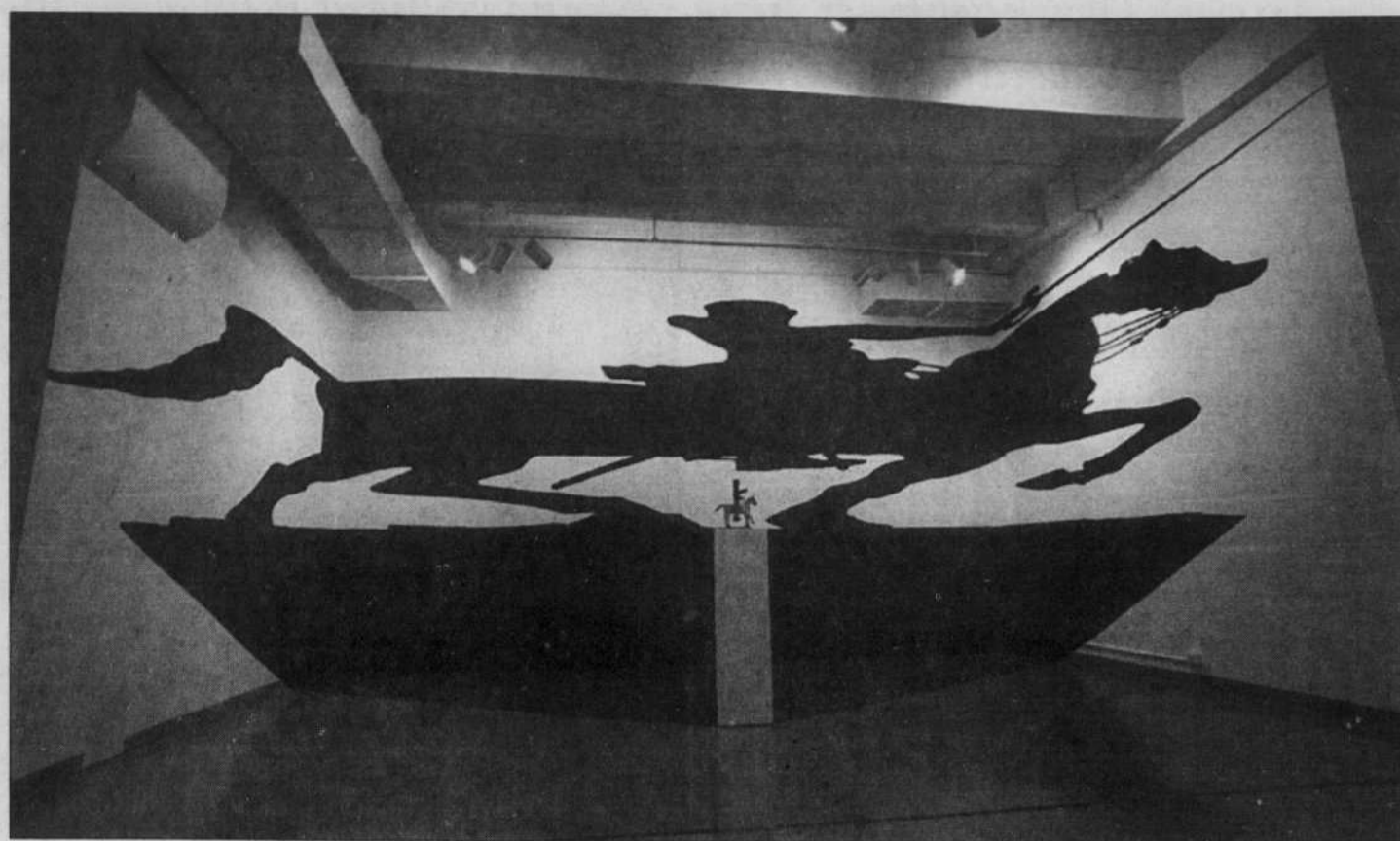
Un an plus tard, les douanes colombiennes interceptaient, à Carthagène, un chargement de centaines de pièces précolombiennes authentiques, présentées comme de simples reproductions. Le vendeur avait fait fabriquer des copies, certifiées comme telles, puis expédié les pièces originales avec ces vrais-faux documents.

Vide juridique

L'escroc est toujours en liberté, grâce au vide juridique existant en Colombie: s'il est interdit de vendre, d'acheter ou d'exporter des biens du patrimoine culturel, ce n'est en revanche pas puni... Du moins, pas encore: une loi devrait y remédier à la fin de l'année et, déjà, un décret de 2002 réglemente la possession de ces objets. Ce qui a permis, l'an dernier, la confiscation d'un millier de pièces jamais répertoriées, entreposées dans la galerie d'un acteur français à Bogotá.

Les collègues guaqueros de Javier, eux, ne risquent pour leurs fouilles sauvages que des peines légères. Javier lui-même ne s'intéresse pas aux lois. Son client du jour a acheté une statuette au ventre rond.

Libération



The Saint's Paradox. Regina Silveira, 1994-2004, collection du Musée d'art contemporain de l'Université de São Paulo.

L'histoire des Amériques revisitée par fragments

NOUS VENONS EN PAIX... HISTOIRES DES AMÉRIQUES

Jusqu'au 5 septembre
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest

MICHEL HELLMAN

Nous venons en paix... Histories des Amériques. Le titre de l'exposition présentée au Musée d'art contemporain de Montréal évoque l'épopée des grands navigateurs, l'exploration d'un «Nouveau Monde», le mythe de l'Eldorado, la main tendue... mais aussi une histoire de conquête, de colonisation, d'esclavage et d'extermination.

Ce titre ambigu donne une bonne idée du contenu de l'exposition. Des œuvres récentes d'une sélection d'artistes des «Amériques» (Québec, Canada, Argentine, Chili, Brésil, Colombie, Cuba, États-Unis et Mexique) amènent le spectateur à s'interroger sur le rapport que peut entretenir l'histoire, «à la fois source d'inspiration et objet de questionnement», à l'art d'aujourd'hui.

De la photographie à la sculpture en passant par l'installation et la peinture, les artistes ont interprété, chacun à leur manière, différents fragments de cette histoire ancienne ou récente des Amériques. Cette importante mosaïque d'œuvres ne s'attache pas à un thème particulier et les représentations oscillent aussi bien entre l'image du «paradis terrestre» dans le Nouveau Monde imaginé par les explorateurs portugais au XVII^e siècle et la sculpture d'Ozzy Osbourne urinant sur les murs de l'Alamo... Le résultat est intéressant, original mais inégal.



Le travail de Carlos Garaicoa évoque la faillite du projet utopiste des «micro-brigades sociales» lancé à Cuba par le gouvernement au début des années 70.

La plupart des œuvres évoquent des épisodes historiques connus, très différents les uns des autres. Le parcours ne suit aucune ligne directrice. Le commissaire, Pierre Landry, précise d'ailleurs que l'exposition ne cherche pas à dégrader une «figure précise des Amériques». Les œuvres doivent être comprises dans leur contexte. Il est donc

important de lire sur le mur l'explication qui les accompagne.

Ainsi, l'œuvre de Cristián Silva, la maquette d'un stade de soccer, pourrait sembler anodine. Mais la note explicative précise qu'il s'agit du stade de Santiago au Chili, qui était devenu le principal lieu de détention et de torture des opposants au régime du général Pinochet. On apprend également que le père de l'artiste était un commentateur sportif connu. L'œuvre prend tout son sens, devient émouvante dans sa simplicité.

Les photographies de l'artiste Manuel Piña représentent une rue avec des espaces vides. On nous explique que cette rue importante de La Havane était encombrée, jusqu'à la révolution, de monuments érigés à la mémoire des présidents Cubains. Ces espaces vides deviennent les meilleurs témoins de l'histoire mouvementée et du choc des idéologies de ce pays. Cette

œuvre trouve un écho dans le travail de Carlos Garaicoa qui évoque par la photographie et des plans architecturaux la faillite du projet utopiste des «micro-brigades sociales» (qui visait l'implication de citoyens ordinaires dans la construction de leur propre lieu d'habitation), lancé à Cuba par le gouvernement au début des années 70.

Mais l'histoire peut aussi être réinterprétée avec humour. Cynthia Girard rappelle un épisode important de notre histoire à travers un portrait érotisé du Québec, qui prend la forme de l'organe féminin. Le Saint-Laurent est un conduit rempli de Filles du Roy et, sur les berges, des colons français les attendent impatiemment...

On peut se lasser de l'abondance des œuvres présentées et certains choix semblent moins pertinents. *Eidétique*, par exemple, de José Alejandro Restrepo, qui traite du débat entre Hegel et Humboldt sur la taille du crocodile américain, n'a pas beaucoup de rapport avec le reste de l'exposition. L'œuvre de Monique Régimbald Zeiber — une série de petits tableaux quadrillés qui couvrent tout un mur avec des textes de Marguerite Bourgeoys — prend beaucoup d'espace. Une place disproportionnée à d'ailleurs été accordée aux artistes québécois.

On remarque au contraire la mise à l'écart des États-Unis: le pays est simplement représenté par une œuvre de l'artiste afro-américaine Kara Walker, *Darktown Rebellion*, qui représente avec dérision des silhouettes de Noirs dans une violente insurrection et nous confronte aux stéréotypes raciaux. Johanne Lamoureux écrit dans le catalogue de l'exposition: «On notera aussi à propos de cette délimitation géographique qu'elle est déclinée idéologiquement, c'est à dire que la sélection de l'exposition se construit autour d'une subversive ellipse qui laisse peu de place aux États-Unis.» Pourquoi cette ellipse? Elle en dit finalement long sur le caractère de l'exposition qui, en dressant un portrait d'un continent pluriethnique, dénonce l'hégémonie de l'appellation «Amérique». Sans être ouvertement critique envers les États-Unis, l'exposition a une dimension contestataire et nous pouvons peut-être trouver dans le titre *Nous venons en paix...* un écho à l'affirmation «nous venons en libérateurs» entendue en Irak.

Jusqu'au 6 septembre 2004,
visitez l'exposition

CARGAISONS DE CHINE



Musée STEWART
au Fort de l'île Sainte-Hélène

Horaires:
Jusqu'au 11 octobre: tous les jours, de 10 h à 18 h
Stationnement à rabais (P7) pour les visiteurs du Musée

Renseignements: (514) 861-6701
www.stewart-museum.org



JEAN McEWEN

RÉTROSPECTIVE 1947-1999

Exposition jusqu'au 12 juin

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent (H2T 1S1) 514-840-1965 Ouvert du mardi au vendredi 10 h à 18 h, samedi 10 h à 17 h

EXPOSITION SOLO «PYROPHORIQUE»
Heidi Taillefer

Jusqu'au 13 juin 2004



Haute sur toile 84" X 60"

«Paper Tiger on the Burning Chats»

YVES LAROCHE
GALERIE D'ART INC. 4, St-Paul Est,
Vieux-Montréal
(514) 393-1999 / www.yveslaroche.com

27 mai au
5 septembre
2004
Jeudi au dimanche
Version française 15 h 30
English version 1:30 p.m.

Les pionnières
création théâtrale

Musée Marguerite-Bourgeoys
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
406, rue Saint-Paul Est | Vieux-Montréal (Québec)
(514) 252-8670 | www.marguerite-bourgeoys.com



CINÉMA
OUTREMONT
1246, rue Bernard Besset (514) 485-9944
www.theatreoutremont.ca

AIME TON PÈRE de Jacob Berger
France, 2002, 100 min. (G)
Lundi 7 juin 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA



Martin Bilodeau

Blockbusters et rêves comptables

Pour Hollywood, l'hiver est la saison des récompenses, le printemps, celle des tatonnements, l'automne, celle des productions de prestige. Et puis il y a l'été qui, aux yeux des dirigeants des principaux studios (MGM, Warner, Universal, Fox, etc.), constitue la saison des blockbusters. Et par le fait même, celle des gros billets verts, comme ceux que déposent un à la fois les cinéphages réquisitionnés chaque semaine pour confirmer la puissance du blockbuster du jour.

Les sommes recueillies par les blockbusters estivaux comptent pour plus de 40 % des recettes annuelles compilées à Hollywood. C'est dire les attentes que ces trois mois peuvent générer, d'un studio à l'autre, chacun essayant chemin faisant d'arracher à l'autre quelques bouchées de son gâteau, non sans avaler le sien d'une seule bouchée. Lire: dès son premier week-end d'exploitation. En effet, l'impact d'un blockbuster réussi est aussi soudain que bref, à l'image de la bombe du même nom qui, pendant la Deuxième Guerre mondiale, pouvait réduire en poussière un pâté de maisons.

De cette image de temps heureux (!) est donc né ce vocable, passé dans l'usage populaire, désignant un film si gros et si chaud qu'il pulvérise la compétition. Pour la petite histoire, rappelons toutefois que le terme blockbuster est repassé dans l'usage après l'été 1975 où un film sans stars réalisé par un Steven Spielberg à peine connu avait défié la saison morte (de l'avis des studios) en éclaboussant 409 écrans états-uniens. Le film: *Jaws*, qui devint en quelques mois (on misait encore sur la durée, à l'époque) le plus grand succès de box-office de l'histoire du cinéma. Il aura toutefois fallu la climatisation des salles de cinéma en Amérique du Nord, qui s'est généralisée sur les contrecoups de ce succès, pour faire de la saison chaude une saison *hot* pour les studios.

Les résultats ne se sont pas fait attendre. Presque 30 ans plus tard, *Jaws* occupe... la 38^e place au palmarès des plus grands succès de box-office de l'histoire. Il figure tout juste entre le premier *Indiana Jones*, du même Spielberg (37^e) et *Pretty Woman* (39^e). Parmi les titres qui composent les 20 premières positions au box-office de tous les temps, quatorze étaient des blockbusters estivaux. Le plus ancien date de 1982 (*E.T.*, en 12^e place), le plus récent, de 2003 (*Finding Nemo*, en 10^e position).

Il ne faut aucun doute que *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, qui prend l'affiche ce week-end, ainsi que *Spider-Man 2*, attendu le 2 juillet, ont des visées sur ce top-20. De là à ravir la première place à *Titanic* (1,8 milliard \$US), il y a une marge quasi impossible à franchir tant le film de James Cameron (qui était prévu pour l'été 1998 et qui sortit finalement aux fêtes) tient de l'instant de grâce, au même titre que *Gone With the Wind* en 1939. Il a fallu quarante ans pour déloger celui-ci de la tête du palmarès. Il se retrouve aujourd'hui entre *X-Men 2* et *Grease*, en 61^e position.

Qu'est-ce qu'un blockbuster?

Par définition, le blockbuster entend faire des recettes faramineuses. De fait, le blockbuster donne l'impression qu'il a plus à voir avec l'espérance de succès au guichet qui l'accompagne qu'avec le film lui-même. Pourtant, le blockbuster se distingue des autres films par des caractéristiques précises. C'est un film qui (supposément) possède un attrait immédiat et global. Il appartient le plus souvent à un genre distinct, comporte parfois des effets spéciaux spectaculaires et, le plus souvent, une fin heureuse. Enfin, il découle généralement d'une franchise (film, bédé ou télé-série) et donne la vedette à des stars consacrées.

Voilà qui ne correspond guère à *The Hours*. Cela dit, certaines campagnes de marketing formatent en blockbuster des films qui ne rassemblent que très peu de ces «conditions gagnantes». Rappelez-vous *Hulk*, l'an dernier. Issu d'une bédé et d'une série télé, mais sans stars, truffé de métaphores et d'ambiguïtés, ce très beau film signé Ang Lee (*Tigre et dragon*) s'est avéré trop complexe (lire: pas assez spectaculaire) pour l'auditoire type du blockbuster estival, essentiellement composé d'ados et de jeunes adultes en vacances issus de la génération Nintendo.

Le blockbuster qui pense

Depuis le triomphe de *Forest Gump* en 1994, les studios proposent en été quelques blockbusters haut de gamme, chargés de combler les attentes des spectateurs passés entre les mailles de *Spider-Man* ou de *Catwoman*. Parmi les spécialistes de ce créneau, Steven Spielberg (encore lui) nous propose, presque chaque été, un nouvel opus qui remplit les conditions du blockbuster tout en affichant les qualités d'un film d'auteur. Qu'on se rappelle *Minority Report*, *Saving Private Ryan* et *A.I.: Artificial Intelligence* — ce dernier titre ayant connu un injuste échec. Son dernier-né, *Terminal*, qui prend l'affiche le 18 juin, vient allonger cette liste, avec comme appât ce bon bougre de Tom Hank, spécialiste de ce genre hybride depuis, justement, *Forest Gump* (vinrent ensuite *Apollo 13*, *Cast Away* et *Road to Perdition*).

Au rayon des blockbusters qui pensent, l'été s'annonce étonnamment riche. On espère beaucoup de *The Village*, de M. Night Shyamalan (*The Sixth Sense* et *Signs*), de *Collateral*, de Michael Mann (*Heat*, *Ali*), ainsi que du retour de l'agent trouble Jason Bourne (Matt Damon) dans *The Bourne Supremacy* (d'après Robert Ludlum), mis en scène par l'Anglais Paul Greengrass (*Bloody Sunday*). Le remake du thriller politique *The Manchurian Candidate*, par Jonathan Demme, devrait lui aussi réserver quelque surprise... bien qu'il donne la vedette à l'insupportable Denzel Washington.

En résumé, en conclusion

Au bout du compte, il faut toujours se rappeler que le blockbuster est une invention économique, une sorte de «wet dream» comptable dont la magnitude est proportionnelle à l'écart entre le budget du film et ses recettes cumulées au box-office. Produit au coût de 12 millions de dollars, *Jaws* en a rapporté 400. Un film produit au coût de 100 millions et qui en rapporte 125 n'est finalement qu'un écran de fumée.

À ce titre, *The Blair Witch Project* constitue davantage un blockbuster, puisque son succès en a fait la magnitude. La rumeur veut cet été que le film *Open Water*, une (autre) affaire de requins produite pour trois sous au large de la côte des Bahamas, soit le véritable blockbuster-surprise de l'été, voire le nouveau *Blair Witch*. Tout en produisant de grosses grosses grosses maïseries, c'est encore après ce genre d'abbaines que les grands studios de Hollywood courent, courent, courent...



Le classique de Jean-Luc Godard, *Bande à part*, avec Sami Frey, Anna Karina et Claude Brasseur.

SOURCE CINÉMA DU PARC

Bulles de vie à la Godard

Bande à part nous revient dans une copie restaurée où les images en noir et blanc retrouvent leur lustre et leur style

BAND OF OUTSIDERS (BANDE À PART)

Réal. et scénario: Jean-Luc Godard, d'après le roman *Fool's Gold* de Dolores Hitchens. Avec Anna Karina, Sami Frey et Claude Brasseur. Image: Georges Liron. Musique: Michel Legrand. (en v.o. française avec s.-t. anglais). 1964. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

Rover le classique de Jean-Luc Godard *Bande à part* suscite l'admiration et le sourire. Longtemps à peu près introuvable à cause de problèmes de droits, ce film noir de 1964 nous revient dans une copie restaurée, fort belle, où les images en noir et blanc retrouvent leur lustre et leur style.

Rappelons que Godard avait interprété à sa manière un polar américain de série B en le transformant en film Nouvelle Vague parisienne truffé de scènes désormais cultes. Quentin Tarantino a nommé sa boîte de production A Band Apart en hommage au film de Godard. Images et montage frisent ici la per-

fection. *Bande à part* fut sur le plan technique un des meilleurs Godard, avec des moments de grâce au charme fou.

De Paris à sa banlieue sur les rives de la Seine, à bord d'une rutilante convertible, on y suit le va-et-vient de deux garçons désœuvrés (Sami Frey et Claude Brasseur). Ils logent une villa isolée où vit la jeune Odile (Anna Karina) au côté de sa tante sévère et d'un locataire bourré de fric. Après avoir séduit Odile, le duo entend cambrioler le bonhomme, mais le coup va mal tourner.

Sur cette trame cliché, Godard virevolte comme une ballerine, crée des bulles de vie, des amourettes, des instants de pure liberté. La traversée du Musée du Louvre par les trois lascars en course folle est un morceau d'anthologie. Au dernier Festival de Cannes, la scène du Louvre était présentée avant plusieurs longs métrages de la sélection officielle, en coup de chapeau au cinéma de Godard. Autre grand moment: la danse *The Madison* où Anna Karina bouge si gracieusement et où chaque membre du trio révèle ses émotions.

Le scénario n'a pas grand sens. On s'amuse sou-

vent de ses naïvetés, telle la fortune du vieux locataire gardée dans une chambre non fermée à clé. Le personnage féminin campé par Anna Karina est vraiment stupide, ce qui rend le film un peu désuet. Aujourd'hui, un effort serait fait pour prêter à cette femme quelque intelligence. Sans compter que tant de bêtise nuit à l'honneur des Odile de ce monde... mais que voulez-vous?

Avec Godard, références littéraires et clin d'œil aux classiques du cinéma ne sont jamais bien loin. Ainsi, la danse des petits pains de *La Ruée vers l'or* de Chaplin est ici esquissée, *Le Bateau ivre* de Rimbaud en partie récitée, *La Lettre volée* d'Edgar Allan Poe évoquée, et la mort de Billy the Kid par Pat Garrett, tirée du film de King Vidor, se voit mimée par les deux garçons.

La magie de *Bande à part* s'insinue entre les mailles du scénario, dans ses travellings, ses références, une balade en métro, une course folle, un baiser volé, le beau visage d'Anna Karina, le mystère des images en noir et blanc, le style Nouvelle Vague, si plein de vie, venu prêter son naturel à un genre figé.

Le Devoir

CANICULE

SUITE DE LA PAGE E 1

Dans *The Collateral*, Michael Mann donne à Tom Cruise le rôle d'un méchant tueur à gages qui force un chauffeur de taxi à le conduire sur les lieux de son crime, une nuit durant à Los Angeles (6 août).

Amateurs d'horreur, vous avez le choix entre *Alien vs Predator* de Paul W. Anderson, pour le combat des Aliens et des Predators (13 août), et *Exorcist: The Beginning* de Renny Harlin, prologue au classique de William Friedkin, où démon Pauzu et père Merrin s'affrontent pour la première fois (20 août).

Côté science-fiction: *Robot*, d'Alex Proyas, met en scène un fic technophobe traquant, en 2035, un robot meurtrier (16 juillet). Aussi, *Thunderbirds*, de Jonathan Frakes, film destiné aux pré-ados, qui se déroule dans la base spatiale des sentinelles de l'air, sauvagement attaquées (30 juillet).

De la France

Dès le 18 juin, inaugurant le cinéma Impérial enfin renoué, *Nathalie*, d'Anne Fontaine, oppose Emmanuelle Béart et Fanny Ardant dans un triangle amoureux avec Gérard Depardieu. *Confidences trop intimes*, de Patrice Leconte, avec Fabrice Luchini et Sandrine Bonnaire, est une histoire de thérapie manquée et d'authentiques remises en question (30 juillet).

À travers *Cette femme-là*, de Guillaume Nicloux, Josiane Balasko incarne une femme flic dépressive dans un noir polar (25 juin). *Je reste*, de Diane Kurys, avec Sophie Marceau, Charles Berling et Vincent Perez, brosse une comédie sur le thème du mari macho et de l'épouse excédée qui s'offre un amant artiste sous les yeux de son légitime (2 juillet).

Philippe Harel met en scène, dans *Tristan*, Mathilde Seigner, Nicole Garcia et Jean-Louis Leca dans un polar très noir, sur fond de meurtres en série de jeunes femmes (16 juillet).

Le Coût de la vie, de Philippe Le Guay, se penche sur l'argent, vil métal. Vincent Lindon, Fabrice Luchini et Isild Le Besco sont quelques-uns des interprètes de ce film choral qui s'amuse à regarder quelques personnages dépenser, hériter ou amasser (23 juillet). Quant au *Diables* de Christophe Luggia, il suit le parcours de deux orphelins de douze ans, frère fugueur, sœur autistique, dans une étrange dérive (6 août).

D'ailleurs

Du bataillon international, on pourra voir *Zatoichi*, du Japonais Takeshi Kitano. Ce cinéaste si friand d'histoires de truands modernes explore cette fois le Japon du XIX^e



SOURCE FILMS SEVILLE

Emmanuelle Béart dans *Nathalie*, d'Anne Fontaine.

siècle, plus violent encore que celui d'aujourd'hui. Dans le rôle d'un masseur aveugle invincible au sabre, le cinéaste acteur s'amuse à mélanger les genres et offre une comédie noire très réussie (18 juin).

Dans *James' Journey to Jerusalem*, de Ra'nan Alexandrowicz, un jeune Africain découvre les tares de la Terre promise, où la mafia locale a raison de ses illusions (18 juin). Pan Alin, avec *Samsara*, pose sa caméra dans une région de l'Himalaya où un moine bouddhiste oscille entre quête spirituelle et démon de la chair (début juillet).

Du Royaume-Uni nous vient le film *Dear Frankie*, de Shona Auerbach. On louvoie ici entre vérité et mensonge à travers l'histoire d'une mère qui invente un père pour son fils sourd. Toujours du Royaume-Uni, dans un registre douloureux, *The Mother*, de Roger Michell, dont la rumeur dit grand bien. Une grand-mère y tombe amoureuse de l'amant de sa fille (juillet).

Il y aura une telle avalanche de films cet été qu'il s'avère impossible de les nommer tous. Oubliez la baignade et les festivals. Il sera de bon ton d'être blafard durant les vacances et de bondir d'une salle à l'autre en troquant la chaise longue pour un bon vieux siège de cinoche.

Le Devoir

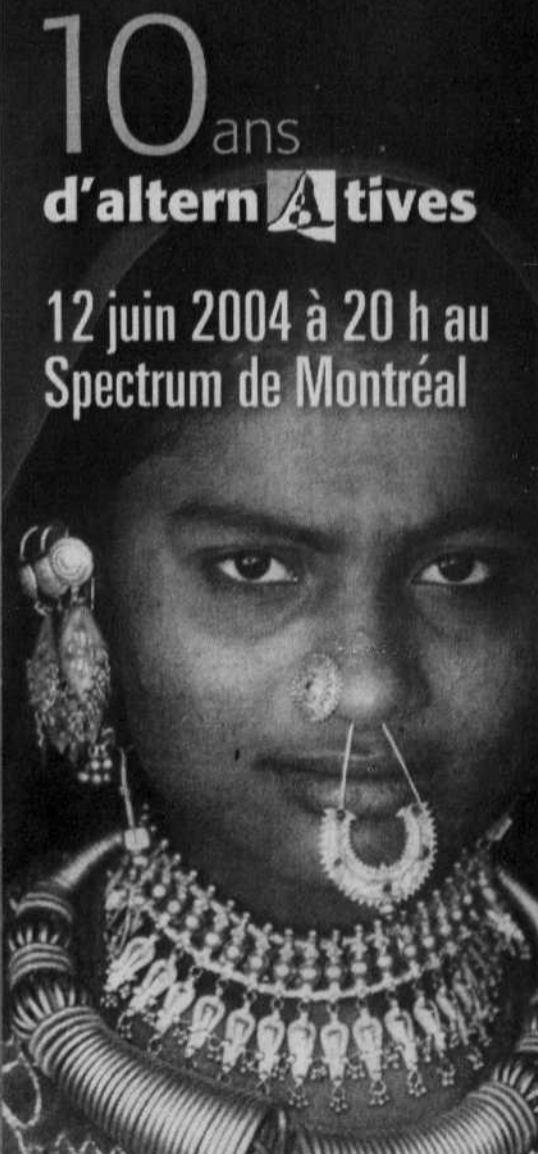
SPECTACLE BÉNÉFICIE

10 ans
d'alternatives

12 juin 2004 à 20 h au
Spectrum de Montréal



Gilles Vigneault
Karen Young
Paul Piché
Benoît Charest
Sol
Synco
Lynda Thelin
Daniel Lemoine
Pierre Bertrand
Les Gitans de
Sarajevo
Takadja



10 ANS
Alternatives
... pour un monde différent

Billets 38 \$
Alternatives : (514) 982-6606 ou www.alternatives.ca
TicketPro : (514) 908-9090 ou www.ticketpro.ca

COURTES MANGES
LE TAMBOUR
LE DEVOIR
SPECTRUM
CIBC

LE DEVOIR

Cinéma

L'écran des Premières Nations

Le volet cinéma de Présence autochtone propose 70 courts, moyens et longs métrages tournés dans les trois Amériques

ANDRÉ LAVOIE

À sa fondation, l'événement, autrefois baptisé Terres en vues, n'était que cinématographique, mais avec les années Présence autochtone a décidé d'explorer toutes les facettes des cultures des Premières Nations: arts visuels, danse, musique, etc. Le volet cinéma n'est toutefois pas relégué à sa partie congrue puisque, pour sa quatorzième édition, qui va se dérouler du 10 au 21 juin au Cinéma de l'ONF, on présentera plus de 70 courts, moyens et longs métrages. Une moisson de documentaires et de fictions tournés dans les trois Amériques.

Besoin de raconter ses propres histoires, désir d'illustrer et de dénoncer les injustices du passé et du présent, urgence de recueillir des récits portés par la tradition orale qui risquent de sombrer dans l'oubli: ce ne sont que quelques-unes des motivations des cinéastes autochtones, dont Chris Eyre, à qui l'on rend hommage cette année. D'origine cheyenne-arapaho et travaillant aux États-Unis, il se préoccupe depuis longtemps de l'image des Amérindiens au cinéma et ses personnages, tout comme lui à une autre époque, tentent de retrouver leurs véritables racines.

Plusieurs de ses films s'intéressent à différents aspects de la communauté Navajo, entre autres dans Edge of America, où un entraîneur noir tente de donner le goût de la victoire aux membres d'une équipe de basketball. Friand des intrigues de l'auteur Tony Hillerman, il a transposé à l'écran les aventures des enquêteurs Jim Chee et Joe Leaphron, de la «Navajo Tribal Police». Dans Skinwalkers, ils cherchent à retracer l'assassin d'un guérisseur, et avec A Thief of Time, c'est un trafic de poteries dérobées sur des sites funéraires qu'ils doivent démanteler.

Autre cinéaste depuis toujours associé à la cause autochtone, Arthur Lamothe a conservé une partie de la mémoire du peuple innu, 80 documents qui relatent toutes les facettes de leur communauté, de la préparation du caribou à la fabrication d'une paire de raquettes en passant par leurs nombreuses légendes. Dix documents inédits seront présentés à l'occasion d'une soirée spéciale le lundi 14 juin à 19h30.

La documentariste Alanis Obomsawin sera aussi de la partie avec son plus récent film, Our Nationhood (La Survie de nos enfants), œuvre porteuse d'espoir et célébrant une grande victoire,

sur les autorités politiques mais aussi sur les préjugés. Les Micmacs de la communauté de Listuguj ont fait preuve de détermination devant la convoitise des gouvernements pour leurs ressources naturelles et ont su prouver qu'ils étaient capables d'en assurer la gestion et le développement pour le bien-être de tous.

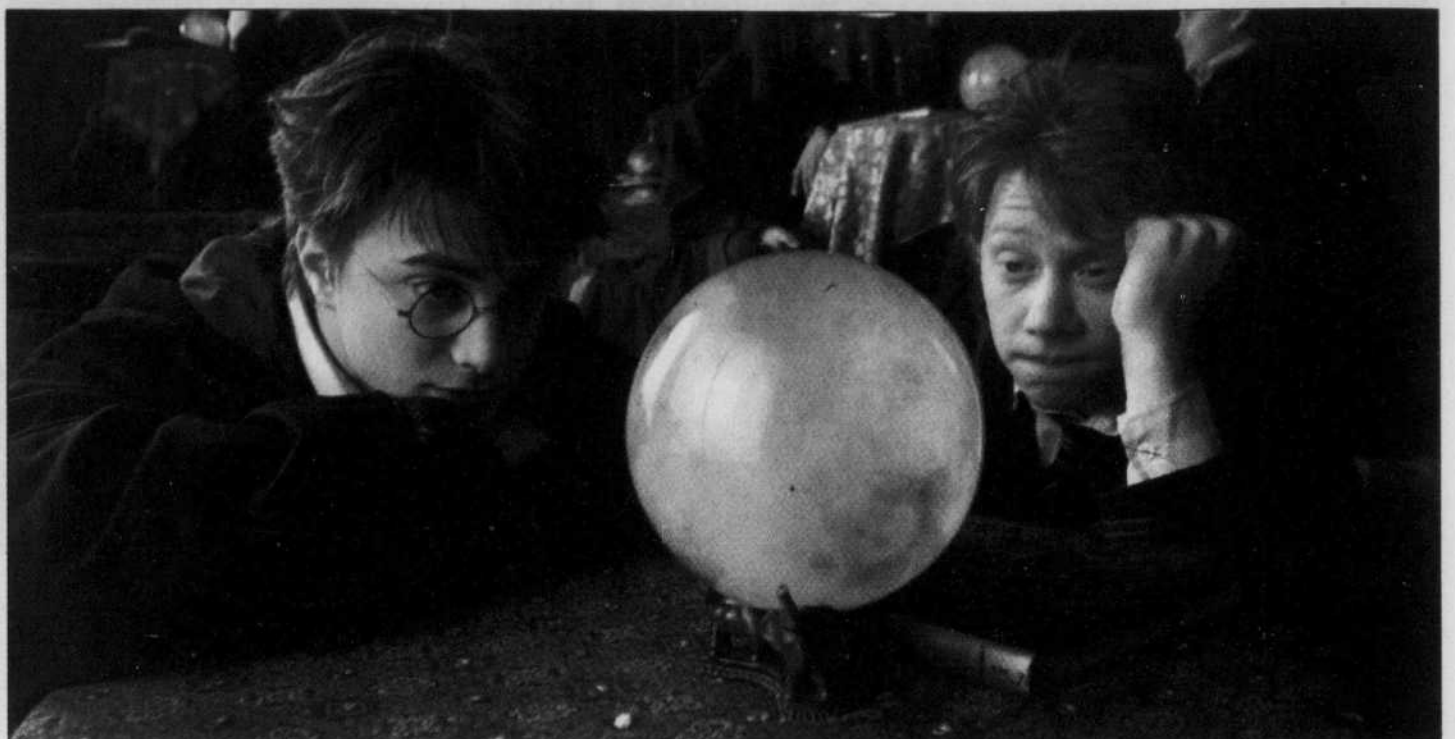
D'autres films viennent rappeler les douleurs passées et les tristes réalités actuelles des peuples autochtones. Dans Guatemala: les ombres de l'exil, le retour au pays d'une communauté maya n'a rien du rêve qu'elle avait entretenu pendant dix ans. Première série télévisée entièrement conçue par des artisans autochtones, Mocassin Flats montre un visage moins glorieux de Regina, celui d'un ghetto de la ville où règnent le désespoir et la violence

Mocassin Flats montre un visage moins glorieux de Regina, celui d'un ghetto de la ville où règnent le désespoir et la violence

son père et d'autres compagnons d'infortune, de son village du Groenland jusqu'à New York par l'explorateur Robert Edwin Peary. Un choc brutal dont il fut le seul survivant, marqué par ses origines autochtones et le mode de vie des Blancs mais aussi par la trahison de ceux qui, à l'époque, les examinaient comme s'ils débarquaient d'une autre planète.

Certains auront aussi le sentiment de mettre le pied dans un monde parallèle, celui du Downtown Eastside de Vancouver, décor du premier film de Nathaniel Geary, On the Corner. Le cinéaste évoque, sans complaisance, la déchéance de Patricia (Alex Rice) et de son frère Randy, fuyant une famille marquée par l'abandon du père et l'alcoolisme de la mère. Perdus dans un quartier où la drogue a tout ravagé sur son passage, ils essaient tant bien que mal de survivre: leur salut se trouverait-il dans une réserve qu'ils cherchent désespérément à oublier? Un film poignant qui transcende les barrières culturelles, à l'image d'un événement qui tend la main à tous ceux qui veulent aller au-delà des idées reçues.

Le volet cinéma de l'événement Présence autochtone se déroule du 10 au 21 juin au Cinéma de l'ONF. Pour plus d'information, téléphonez au (514) 963-VUES (8837) ou consultez le site <www.nativelynx.qc.ca>.



PHOTOS WARNER BROS PICTURES

Le Mexicain Alfonso Cuarón, à qui on a confié la réalisation de ce troisième opus, a osé faire ce que Chris Columbus n'aurait même pas osé penser: parquer J. K. Rowling dans un coin et faire son film à sa façon.

Un apprenti sorcier qui respire la joie de faire du cinéma

HARRY POTTER AND THE PRISONER OF AZKABAN

(HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN)

D'Alfonso Cuarón. Avec Daniel Radcliff, Rupert Grint, Emma Watson, Gary Oldman, David Thewlis. Scénario: Steven Kloves, d'après le roman de J.K. Rowling. Images: Michael Seresin. Montage: Steven Weisberg. Musique: John Williams. États-Unis, 2004, 136 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le contexte a changé. La «pottermanie» est passée. Si bien que la sortie sur les écrans de l'adaptation du troisième roman de J. K. Rowling consacré à son apprenti sorcier surdoué fait l'effet d'une suite logique. Sans plus, puisque l'hystérie qui a entouré les sorties à un an d'écart des deux premiers volets a cédé le pas à une attente, fébrile mais patiente, intense mais raisonnée.

Le phénomène est d'autant plus ironique que Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban s'avère être une œuvre supérieure aux deux précédentes, lesquelles étaient réalisées par Chris Columbus, un faiseur consciencieux qui n'a jamais brillé par son imagination. Or, il en faut pour transcender la lettre et la ligne Rowlings. Ce que Columbus n'a jamais su faire. Du coup, ses deux films ressemblaient à un diaporama destiné à accompagner leur roman respectif. Bien que flanqué du même scénariste (Steven Kloves, réquisitionné pour l'ensemble des sept films de la franchise), le Mexicain Alfonso Cuarón (Y tu mamá también), à qui on a confié la réalisation de celui-ci, a osé faire ce que Columbus n'aurait même pas osé penser: parquer Rowlings dans un coin et faire son film à sa façon.

Résultat: une œuvre qui respire la joie de faire du cinéma, qui prend des libertés (relatives) avec les personnages et qui rompt avec le tempo anémone de la chronique scolaire, si cher à l'auteur. Du coup, les figures qui forment le personnel de l'école — Michael



L'actrice Emma Thompson en prof des arts divinatoires.

Gambon en Dumbledore (en remplacement du défunt Richard Harris), Maggie Smith en professeure McGonaghal, Alan Rickman en Snape — font un pas en arrière, pour donner plus de place au trio d'élèves composé de Harry (Daniel Radcliff), Hermione (Emma Watson) et Ron (Rupert Grint). Les acteurs ont grandi, leur jeu s'est affiné. Même que le petit Radcliff, qu'on sentait un peu écrasé dans le premier volet, a pris, simultanément aux centimètres, du galon et de la prestance. Idéal, ne direz-vous, pour un sorcier timide forcé d'endosser le rôle héroïque que lui a attribué le destin.

Cette acceptation passe avant tout par son appartenance à la famille, dont l'école des sorciers constituait jusqu'ici le palliatif. L'aventure de ce troisième volet frappe plus intimement Potter en le forçant à reconstituer les circonstances qui ont entouré la mort de ses parents. Au début du film, on apprend en effet que Sirius Black (Gary Oldman, casting de rêve) s'est évadé d'Azkaban. Sans que Harry ne sache trop pourquoi, cet incident fait se resserrer la vigilance autour de lui, dont celle du nouvel enseignant de l'institution (l'excellent David Thewlis). Le garçon poussera la curiosité jusqu'à enquêter avec ses deux amis sur ses liens présumés avec le malfaiteur qui, à ce qu'on dit, aurait vendu ses parents à Voldemort.

Bien qu'on demeure dans un

film de Cuarón revêt un aspect plus glauque que ses deux prédécesseurs. Les contrastes entre le Bien et le Mal y sont moins forcés, les zones les séparant, plus vastes et plus grises. La direction artistique aux influences gothiques et baroques contribue grandement au climat, que Cuarón a voulu au carrefour des frères Grimm et du rituel initiatique à la Dickens.

Si quelques scènes semblent superflues (portant le film à une durée excessive) et quelques personnages trop grossièrement équilibrés (dont celui d'Emma Thompson en prof des arts divinatoires), le semblant de désordre qu'affiche en surface ce troisième Harry Potter a décidément quelque chose de latin. Pas sûr que ça vienne de Rowlings.

"Léger et rafraîchissant" VOIR "PETIT MIRACLE!" La Presse

"Anne-Marie Cadieux, merveilleuse, à l'aise et si naturelle" ICI

"Un film pénétrant, jeune, moderne, d'une étonnante simplicité et à l'écoute de son temps" Séquence

★★★★ Le Journal de Montréal ★★★★★ Samedi et rien d'autre



Anne-Marie Cadieux

le bonheur c'est une chanson triste

UN FILM ÉCRIT RÉALISÉ ET PRODUIT PAR FRANÇOIS DELISLE AVEC ANNE-MARIE CADIEUX MIRO FRÉDÉRIQUE DE GRANDPRÉ KENT MCQUAID BOUCAR DIOUF LUC PROULX MICHELINE LANGTÔT MARIE BRASSARD IMAGES EDITH LABRÉ CAMÉRA FRANÇOIS DELISLE SON MARCEL CHOUINARD DIRECTION ARTISTIQUE ÉRIC BERNARD MONTAGE PASCALE PARISSIEN MUSIQUE ORIGINALE ÈVE COURTYER PRODUCTION DÉLÉGUÉE JOCELINE GEMET

MAINTENANT À L'AFFICHE CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN EX-CENTRIS PARALLÈLE

lebonheurcestunechansontriste.com



SOURCE TERRES EN VUES

Dans Skinwalkers, des enquêteurs cherchent à retracer l'assassin d'un guérisseur.

CINÉMA SEMAINE DU 5 AU 11 JUIN 2004 Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6 La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14 dans L'AGENDA culturel